
M A N U S C R I T

LA FÊTE DU FER

de Roberto Arlt

traduit de l'espagnol (Argentine) par Denise Laroutis

cote : ESP16D1066

année d'écriture de la pièce : 1939
année de traduction de la pièce : 2016



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Personnages

Mariana
Don Carlitos
Ange
Faune
Julio
Jardinier
Ambrosio
Prêtre
Sacristain
Dame
M. Ligerio
Photographe
Ouvrier 1
Ouvrier 2
Soubrette
Majordome
Ernesto
Diable
Premier invité
Deuxième invité
Troisième invité
Quatrième invité
Cinquième invité
Monsieur Grurt
Une femme
Voix, chœur de femmes, chœur
d'hommes, danseurs

ACTE PREMIER

Un coin du parc d'un château dont la structure modernement féodale se découpe sur le fond. Flanquant un noyer, les statues d'un ANGE GARDIEN et d'un DIABLE représenté en FAUNE. À l'ombre du noyer, un banc. MARIANA, allongée sur le banc. DON CARLITOS, debout.

SCENE PREMIERE

MARIANA. — Dis quelque chose. Je m'embête.

DON CARLITOS. — Tout t'ennuie.

MARIANA. — Qui n'en aurait pas plus que marre ici ?

DON CARLITOS. — Des millions et des millions d'hommes et de femmes à chaque seconde se rongent les poings, parce qu'ils n'ont rien à penser. C'est peut-être ça, la tragédie de la vie.

MARIANA. — Dis quelque chose. Et que ce soit chou.

DON CARLITOS (*prenant le ton déclamatoire d'un clown triste*). — Comme une reine d'autrefois, tu me tortures et me poursuis.

MARIANA (*le menton dans les mains, les coudes sur le marbre*). — Mouais.

DON CARLITOS. — Je te désire et je te hais. Je m'enivre de l'odeur de ta chair jaune et de la nuit bleue de ta chevelure violente.

MARIANA. — Mouais.

DON CARLITOS. — J'aime le portique du palais où tu demeures, le fracas de tes esclaves qui battent du beurre, les cris des marchands qui pèsent l'huile. Inlassablement, j'aspire à ta présence. Certains te comparent à une panthère tapie sur l'échine d'un éléphant. Je dis, moi, que notre seigneur t'a sculptée dans un marbre d'argent. Parfois, tu es aussi distante qu'une étoile voilée par des nuages de safran. D'autres fois, si proche qu'on sent le parfum qui goutte sur les pommes de tes seins. Je te hais et je te désire. Quand mon chameau, à travers des brouillards de sable, avance vers les murailles de villes inconnues, je ne pense pas aux tuniques de soie qu'il me faut acheter, ni aux perles qui remplissent mes brodequins, ni à la poussière d'or qui filtre par les coutures de mes outres, mais, oui, je me souviens de la juteuse plaie de ta bouche et de l'ambrosie que j'ai bue de tes mains.

MARIANA (*qui s'ennuie*). — La dernière fois, tu m'as récité à peu près pareil.

DON CARLITOS. — Tu n'es guère aimable, aujourd'hui. (*Il s'assied sur le bord du*

massif et joue avec une herbe.) Qu'est-ce que tu faisais avant de rencontrer ton mari ?

MARIANA. — Pourquoi cette question ?

DON CARLITOS. — J'en sais si peu sur toi !

MARIANA (*sans entrain*). — Avant de rencontrer mon mari ? Tellement de choses ! Quelquefois, je volais.

DON CARLITOS (*extrêmement surpris*). — Tu volais ?

MARIANA. — Pourquoi non ? Tu aimes ci, tu le prends ; tu aimes ça...

DON CARLITOS. — Dieu de Dieu ! On dirait que c'est facile pour toi !

MARIANA. — C'est facile ou impossible : facile si tu voles comme tu respires, impossible si tu as les mains qui tremblent. Voler avec une vertueuse modestie, c'est délicieux.

DON CARLITOS. — Ce n'est pas l'audace qui te manque.

MARIANA. — En ce temps-là, j'avais un ami, l'escroc le plus habile du monde ! Il ne faisait pas dans l'arnaque minable ! Laborieux, mais en grand. Il se consacrait exclusivement à la création de sociétés anonymes, d'organismes de crédit, de monopoles. Pour rédiger les statuts d'une coopérative ou d'une compagnie d'assurance, c'était un génie.

DON CARLITOS (*admiratif*). — Ça existe, les hommes qui ont cette faculté impressionnante.

MARIANA. — Une fois par an, en moyenne, un régiment de policiers venait envahir sa maison. Ils étripaient les matelas, défonçaient les bibliothèques, forçaient les tiroirs des bureaux, abandonnaient le sol couvert de plumes et de papiers, et repartaient sans avoir mis la main sur une seule preuve. Content de lui comme jamais, il continuait à fonder des banques, des monopoles, des consortiums.

DON CARLITOS. — De quoi te plains-tu, tu n'as pas perdu au change. L'autre escroquait, celui de maintenant tue.

MARIANA. — Non, celui de maintenant ne tue pas. C'est un homme d'honneur. Il te fabrique des canons comme s'il fabriquait des nouilles, avec la même indifférence ! Ah, si tu avais connu René ! Certains jours, nous tremblions, ses plus fidèles amis, de le voir découpé en morceaux par la foule déchaînée de ses créanciers. Lui, en pleine banqueroute, gardait la placidité d'un saint. Quand ses escroqueries avaient le vent en poupe, il fallait le voir arpenter ses couloirs, des rouleaux de billets tombant de ses poches, et m'offrir des trois manteaux, des douze douzaines de bas, des deux douzaines de chapeaux, des trente paires de chaussures qu'il m'apportait en cadeau. Un fou merveilleux.

DON CARLITOS. — Il est mort ?

MARIANA. — Il tient la comptabilité dans une prison.

DON CARLITOS. — Fin logique.

MARIANA. — Ah ! Temps enfuis, temps enfuis ! Je donnerais un million pour une de ces semaines bouleversantes. (*Vivement.*) Tiens, un de ces jours, nous irons faire des courses et tu verras combien il est facile de voler.

DON CARLITOS (*énergiquement*). — C'est hors de question.

MARIANA. — Tu as peur ?

DON CARLITOS. — Oui, j'ai peur, évidemment. Et si on se fait prendre ?

MARIANA. — Je suis l'épouse du Roi du Fer, oui ou non ?

DON CARLITOS. — Oui, et ça ne te servira à rien... en tout cas devant ton mari. Imagine sa tête s'il devait venir nous chercher en prison !

MARIANA. — Ce serait rigolo. Toi, il te flanquerait dehors à coups de pied. Tu perdrais ton magnifique emploi et, moi, ma position de concubine de luxe...

DON CARLITOS. — À propos, avant que j'oublie (*il tire une lettre de sa poche*) : lis ça.

MARIANA (*après y avoir porté les yeux*). — Franchement, je ne sais pas quoi te dire.

DON CARLITOS. — Si c'est vrai, c'est l'horreur...

MARIANA. — T'inquiète...

DON CARLITOS. — Il va falloir prendre des précautions.

MARIANA. — Nous en prendrons. (*Long silence entre les deux.*) Écoute, Carlitos, je dois t'avouer...

DON CARLITOS. — Je t'écoute.

MARIANA. — Quelque chose qui me fait honte...

DON CARLITOS (*déconcerté*). — Honte ! Mon petit, venant de toi, je n'en crois pas mes oreilles.

MARIANA. — Ne te moque pas. Je me sens timide comme une écolière.

DON CARLITOS. — Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu es malade ?

MARIANA. — J'ai honte, tu ne peux pas savoir, Carlitos.

DON CARLITOS. — Qu'est-ce que c'est ? C'est quoi ?

MARIANA. — Oh ! si j'osais... !

DON CARLITOS. — Vas-y..., raconte...

MARIANA. — Non..., non. Ne me force pas...

DON CARLITOS. — Mais pourquoi ?

MARIANA. — Ça me rend triste.

DON CARLITOS. — Mariana, trêve d'enfantillages. (*Il n'en revient pas.*) Ces manières que tu fais, on dirait un bébé. Ça va, tu es sûre ?

MARIANA. — Je veux parler, mais ça ne sort pas.

DON CARLITOS. — Et il y a une raison ?

MARIANA. — C'est un secret que personne ne connaît.

DON CARLITOS. — Même pas ton mari ?

MARIANA. — Surtout pas !

DON CARLITOS. — Même pas ton copain, le comptable en prison ?

MARIANA. — C'est le seul.

DON CARLITOS. — Tu sais que tu m'intrigues ? Pourquoi tu ne commences pas par me dire un petit bout ? Quand tu auras tiré un fil, le reste...

MARIANA. — Tu jures de ne pas le répéter ?

DON CARLITOS. — Pas même à mon ombre.

MARIANA (*adoucie*). — Ah ! mon petit... mon petit... !

DON CARLITOS. — Vas-y..., lance-toi. Un saut et c'est bon.

MARIANA (*fait les cent pas en silence, puis...*). — Carlitos (*bref silence*), je ne sais ni lire ni écrire.

DON CARLITOS. — Quoi ?

MARIANA. — Je suis analphabète.

DON CARLITOS. — Tu plaisantes ?

MARIANA. — Ça te surprend ?

DON CARLITOS. — Analphabète ! La femme du Roi du Fer ! Ce n'est pas possible !

MARIANA. — Eh bien si ! (*Transition.*) Tu me méprises ?

DON CARLITOS. — Tu es folle ? (*Silence.*) Mais ça dépasse ma compréhension. Où vas-tu chercher des idées pareilles ? (*Silence.*) À ton mariage, tu as fait comment pour signer ?

MARIANA. — Mon nom, c'est tout ce que j'arrive à gribouiller.

DON CARLITOS. — Bon sang, c'est incroyable ! (*S'éloignant et l'examinant.*) Avec la classe que tu as ! Ton visage noble. Tes yeux remplis d'intelligence, comme un chien. Et tu ne sais pas lire ?

MARIANA. — Non.

DON CARLITOS. — Ni écrire ?

MARIANA. — Non.

DON CARLITOS. — C'est fantastique. Et les chiffres, où tu en es ? Tu les connais ?

MARIANA. — Le un, le cinq et le zéro.

DON CARLITOS. — Alors tu ne sais pas additionner et les soustraire.

MARIANA. — Non.

DON CARLITOS. — Ni extraire les racines cubiques ?

MARIANA. — Non.

DON CARLITOS. — Si je comprends bien, en lettres et en mathématiques, tu en es au niveau zéro.

MARIANA. — Tu m'humilies, Carlitos.

DON CARLITOS. — Pardon. Ce que j'en dis, ce n'est pas pour t'humilier, mais pour mesurer la grandeur de nos destins respectifs. Si tu ne sais pas lire, où as-tu appris ton français ?

MARIANA. — J'ai passé deux ans à Paris avec un Normand.¹

DON CARLITOS. — Et cet anglais que tu baragouines quelquefois... ?

MARIANA. — L'anglais, je l'ai appris avec un autre monsieur avec qui j'ai vécu à Londres.

DON CARLITOS. — Tu es merveilleuse. Rends-toi compte, si tu avais connu un Turc.

MARIANA. — Ne te moque pas de moi.

DON CARLITOS. — Et aucun de ces *gentlemen* n'a découvert ton analphabétisme ?

MARIANA. — Non. (DON CARLITOS *rit.*) Qu'est-ce qui te fait rire ?

DON CARLITOS. — La prétention de certains maris. Dis-moi, comment t'y es-tu prise pour dissimuler ce... défaut ?

MARIANA. — Question d'astuce ! En disant que la lecture m'abîmait les yeux,, en répondant, quand ils voulaient me traîner chez un oculiste, que je serais trop vilaine avec des lunettes.

DON CARLITOS. — Et toi, comment as-tu accepté de rester analphabète ?

MARIANA. — Carlitos, ma vie n'a jamais ressemblé à celle des autres femmes...

DON CARLITOS. — Tu n'as pas besoin de le jurer, Mariana. Je te crois. Tu parles si je te crois !

MARIANA. — Des mes souvenirs d'enfance, je garde l'impression que ma mère gagnait sa vie un peu irrégulièrement. Elle me destinait sans doute à sa profession et elle aura calculé qu'il était superflu d'apprendre tout ça.

DON CARLITOS. — Arrête, tu es d'une violence !

MARIANA. — À onze ans, je courais la campagne toute la journée pieds nus avec d'autres petits sauvages...

DON CARLITOS. — Pauvre Mariana !

MARIANA. — Mais non, je me suis bien amusée pendant toute cette période.

DON CARLITOS. — Je te demande pardon. Par simple hypocrisie, je m'émeus

¹ Pour une représentation en français, il serait bon de d'échanger « ton français » et « un Normand », contre « ton italien » et « un Piémontais », par exemple ; ou « ton allemand » et « un Bavarois », par exemple. (*Note de la traductrice.*)

devant des situations qui sont, au fond, délicieuses.

MARIANA. — Mouais. Un soir que ma mère allait sortir, un type respectable s'est pointé chez nous. Il avait une barbe qui lui arrivait à la taille, une allure d'apôtre. Il ne lui manquait plus que la fleur de lis dans la main. Ma mère et lui discutèrent, et finalement le vieillard me prit par la main, me fit monter dans une voiture et me conduisit dans sa maison.

DON CARLITOS. — C'était qui ?

MARIANA. — Minute papillon. Quand nous arrivâmes chez lui, le vieillard me fit entrer dans une chambre, ferma la porte, ôta la ceinture qui serrait son pantalon et me dit : (MARIANA *imite la voix du vieillard.*) « Tu me trouves une bonne tête, petite ? » « Oui, Monsieur. », répondis-je. « Alors écoute, ma chère enfant, poursuis le vieux, ne te laisse jamais avoir par les hommes qui ont une bonne tête ». Et il me flanqua une formidable raclée avec sa ceinture.

DON CARLITOS. — Le monstre !

MARIANA. — Non. Fin connaisseur de la nature humaine. De ce jour, il ne me frappa plus, car pour rien au monde je n'aurais manqué de lui obéir. Il aimait me faire la morale : « Tu m'écoutes, Marianita ? » « Oui, Monsieur. » « Alors apprend et n'oublie pas : exploite les hommes et laisse ton cœur de côté. » « Tu m'écoutes, Marianita ? » « Oui, Monsieur. » « Quand tu voudras conquérir un homme, vise non pas au cerveau, mais à la bête qui est en lui. »

DON CARLITOS. — Un fauve.

MARIANITA. — Quand il découvrit que je ne savais ni lire ni écrire, il grogna : « Ne t'en fais pas, petite. On conquiert les hommes non pas avec des lettres, mais avec des caresses. » Du coup, je suis restée analphabète.

DON CARLITOS. — Comment as-tu fait pour te débarrasser de lui ?

MARIANA. — Un coup de corne de bœuf, ça l'a tué. (*Consultant sa montre.*) Il se fait tard, je dois rentrer. Que disait cette lettre ?

DON CARLITOS (*lisant*) : « Attention à vous, Don Carlitos, on vous surveille. »

MARIANITA (*énergique*). — Fais voir ce torchon. J'ai l'impression de connaître cette écriture. Laisse-le-moi.

DON CARLITOS. — Je te revois plus tard ?

MARIANITA. — Je ne te le dirai pas, je préfère. Le désir te tiendra sur les dents. (*Moqueuse.*) Tu vois, je ne conquiers pas avec des lettres... mais (*expression canaille*)...

DON CARLITOS. — Cynique !

Elle lui prend rapidement le menton entre ses doigts et l'embrasse sur la bouche. Elle file. DON CARLITOS reste à réfléchir.

DON CARLITOS (*après un long silence*). — Quelle femme ! (*Il fait les cent pas.*) Qui s'imaginerait en la voyant dans le fond capitonné d'une Rolls-Royce ou bien sur la chaise dorée d'une loge au Grand Théâtre que cette reine aux mains de laquelle étincellent de très précieuses gemmes est une voleuse analphabète ? Et que cette analphabète parle plus ou moins correctement deux langues étrangères ? Comme certaines fleurs de serre très rares, il lui a fallu se nourrir de fumier pour atteindre à toute sa splendeur. Reine d'apparence, courtisane de condition, modèle de faux-semblants. (*Il marche en silence. Puis, sur un ton plaintif.*) Mais toi, Don Carlitos, peux-tu te vanter d'avoir progressé en quoi que ce soit ? Tu connais l'algèbre, la trigonométrie, l'histoire antique, la géologie ; tu solfies décemment ; devant un télescope, tu n'es pas perdu ; la physique et la chimie te sont familières ; tu comprends la stratégie militaire ; les mystères de l'électricité, les merveilles de la botanique, les grandeurs de l'océanographie t'enchantent et, riche de cette charge de savoir, tu ronges un os au pied de la table. Oui, un os, au pied de la table de ton maître. (*Silence.*) En attendant, tu vis. Mais peut-on appeler vivre cette agonie ? Je végète comme le chien qui ronge son os au pied de la table. (*Pathétique.*) Or tu es intelligent, Don Carlitos. Tu es beau. Mais quand reconnaîtra-t-on tes mérites ? Quand t'élèveras-tu au-dessus de tes semblables telle la lune, de sorte que tous puissent s'exclamer : Cet astre, c'est Don Carlitos !? (*Il crache violemment.*) Je ne me suis pas encore occupé de la fête que je dois offrir à mon seigneur et maître, le Roi du Fer. Maudit soit-il !

Il s'assied sur le banc et se met à prendre des notes dans un carnet. Il médite. Subitement, l'ANGE GARDIEN, sculpté dans le marbre, secoue ses ailes, descend de son socle et s'adresse à DON CARLITOS.

SCÈNE II

DON CARLITOS. — Tu viens me donner un coup de main ?

ANGE (*violent*). — Lèche-cul ! (*Regrettant.*) Mon Dieu, pardonne-moi ! Ce voyou m'a passé son infect vocabulaire. (*Avec onction.*) Écoute-moi, Don Carlitos. Quand cesseras-tu d'adorer le veau d'or ?

DON CARLITOS. — Je vends mon âme infecte pour une seule bonne idée.

ANGE. — Une seule bonne idée ?

DON CARLITOS. — Deux, dans le meilleur des cas.

ANGE. — Fuis la vénéneuse ambrosie de ce Jardin.

DON CARLITOS. — Pardon ?

ANGE. — Ne flaires-tu pas la puanteur du péché qui bouillonne par ici ? Allons, réveille-toi, Monsieur le Lascif. Secoue ta torpeur, Monsieur le Luxurieux. Tu veux une bonne idée ? Une heureuse idée ? Va à l'église pleurer sur l'insistance que tu mets à offenser Dieu. Trouve-toi un prêtre qui te décharge du fardeau de tes crimes. Tu as un pied dans les chaudrons de Satan, Monsieur le Vicieux.

DON CARLITOS. — Que de paroles inutiles ! Et mon idée ?

ANGE. — Serais-tu par hasard le gardien de cette citadelle du péché ?

À ce même instant, le FAUNE descend de son piédestal et s'adresse à l'ANGE et à DON CARLITOS, lequel ne manifeste aucun étonnement.

SCÈNE III

FAUNE. — Je t'ai entendu et ma patience a des limites.

ANGE. — Prudence, Don Carlitos. Laisse ce serpent t'approcher et la grâce divine se détournera de toi.

FAUNE. — Ferme ton clapet, papillon de mes deux. (À DON CARLITOS.) Monsieur, vous êtes un voisin agréable et par conséquent je vous offre, de manière désintéressée, mes services. Si nous nous tutoiions, qu'en pensez-vous ? Ne me jugez pas sur ces habits désuets. Ma malignité est toujours très moderne.

ANGE. — Prudence, Don Carlitos. Prends garde de te laisser enjôler.

DON CARLITOS. — C'est quoi, ce bourdonnement de mouche à merde ?

ANGE. Oh ! Violence épuisée de la pourriture sans âge ! Ne comprends-tu pas que ce professeur de crimes veut t'entraîner à ta perdition ?

FAUNE. — Raconte, de quoi as-tu besoin ?

DON CARLITOS. — Demain, c'est l'anniversaire de la fondation de l'usine de canons.

FAUNE. — Je le sais.

DON CARLITOS. — Tu le sais...

FAUNE (*montrant son socle vide*). — De là-haut, on entend l'herbe pousser, les arbres causer, l'eau chuchoter, les fleurs chanter.

DON CARLITOS. — En tant que de directeur de la publicité de l'usine, c'est à moi d'établir le programme des réjouissances... et aucune idée ne me vient...

ANGE. — Éloigne-toi de ces lions. Ils ont les bras teintés de sang.